

De la nature à l'identité chez les Bambaras: une construction complémentaire

Ismaël Maïga
Université Paris8
Colloque de Poissy,
Mars 2004

Bòrò lankolo tè jò

« *Un sac vide ne tient debout* »

Qui doute que le sac de mil est un sac qui contient du mil ?

Qui doute aussi que sans le mil le sac est un vulgaire sac qui intéresse peu

Qui doute enfin que sans le sac les grains de mil perdront de leur attrait !

La ville de Ségou située au bord du Fleuve Niger doit sa place à des stratèges militaires que l'on appelait les Tonjon (c'est-à-dire ceux qui sont soumis aux contraintes du groupe, à savoir ceux que l'on peut mobiliser). Ils se sont installés persuadés que l'ennemie ne pourrait venir que de la brousse, la terre ferme. Un jour, en fin de journée, à l'annonce d'un violent orage, les Somono, voisin et ami des bambara qui ont la charge des pirogues et de la navigation, remontèrent toutes les pirogues jusqu'au village. C'est après que l'on retrouva, marchant au bord du fleuve, un homme qui n'était pas mouillé et qui n'était pas inquiet en voyant le ciel se déchaîner. Puisqu'il n'était connu de personne, on l'amena chez le roi qui l'interrogea sur sa provenance. Il désigna l'autre berge du fleuve. Le roi voulut en savoir plus sur le moyen par lequel il est arrivé jusqu'à lui. L'étranger n'ayant ni barque ni pirogue, il fut **identifié** comme celui qui est arrivé de l'autre côté du fleuve sans pirogue. Il prit donc le nom de Kulun bali [sans pirogue]. Ce nom donnera l'actuel Coulibaly que certains d'entre vous connaissez.. Le nom Coulibaly, ou du moins, ***le porteur de ce nom est dépositaire du pouvoir de traverser le fleuve avec d'autres moyens que ceux habituellement employés.***

A- De la construction

La plus grande entité qu'aura connue Ségou fut le royaume datant du XVII^e siècle ; Il a été créé par Biton Mamy Coulibaly. Il s'appelait Biton parce qu'à sa naissance, le travail dura plus d'une journée. Tout le monde s'en inquiéta. On effectua les offrandes et on alla prier pour les ancêtres. C'est au cours de ce rituel que les envoyés des femmes vinrent annoncer que l'épouse Coulibaly venait d'accoucher. Les hommes s'exclamèrent, soulagés, *bi to in na !*

« pour cette fin de journée encore ! » (comme pour dire : nous ne t'attendions plus pour aujourd'hui.). Son premier prénom fût Bito-in-na qui donna Biton par raccourci.

L'enfant porta le deuxième prénom de Mamary parce que sa mère fut choisie par la famille car on lui prédisait un enfant prodigue. Cet enfant, né un vendredi, devait s'appeler Mamary.

Biton Coulibaly porte en lui tout seul, une succession d'histoires qui parlent aussi bien de lui-même que de son groupe :

- Il est Coulibaly, fils de la famille Coulibaly. Il n'est pas Traoré, Diarra ou autre
- Il est Biton en allusion aux circonstances de sa naissance
- Il est Mamary et non Bakary ou Jean parce que c'est cela son prénom prédit.

Voilà les trois grands paradigmes autour desquels, les Bambara posent la question de l'identité :

- d'où viens-tu ?
- comment es-tu arrivé au monde ?
- quelle est ta nature ?

Nature – Histoire de la naissance

Modèle culturel

déterminants singuliers ou individuels

substrat théorique et conceptuel propre à chaque groupe

La nature

La nature fait référence à l'être doté de tempérament particulier : l'idiosyncrasique.

Autrement, il est un déterminant inné dans chaque individu et le fait agir de telle ou telle façon face aux événements. La nature se définit donc comme étant ce qui nous constitue et nous définit.

On peut être de nature « soignant », de nature « enseignant » ou de nature « commerçant » par exemple. Le sujet peut faire autre chose dans la vie qu'il peut réussir ou non.

La nature est asexuée, mais elle peut porter sa spécificité sur le genre. Il s'agit dans ce cas de femmes qui sont de nature masculine (sans que cela ne porte sur leur sexualité). Elles

s'illustreront toujours par leur façon de penser, de concevoir le monde à partir de la place d'homme. Idem pour les hommes de nature féminine.

L'histoire de la naissance :

En Afrique subsaharienne, les femmes n'ont pas de congé de maternité. Elles travaillent donc jusqu'au jour de l'accouchement. Ainsi, les enfants porteront plusieurs « petits noms », chacun illustrant une partie des temps liés à sa naissance. Une femme qui aura eu les premières douleurs ou pertes d'eau au champ, aura un enfant qui portera ce petit prénom jusqu'à la naissance. Ce nom cèdera le pas à celui faisant référence au jour de naissance ou aux conditions de l'annonce de la naissance.

Au bout de sept jours, un troisième prénom sera donné au bébé. Il est lui fonction de la place de l'enfant dans la fratrie. Le premier fils portera le prénom du grand père paternel, la première fille celui de la grand mère paternelle. Le troisième enfant portera le prénom soit de son grand père maternel soit de sa grand mère maternelle.

Ce (troisième et) dernier prénom est celui que le grand public connaîtra. Toutefois, il peut lui aussi être déterminé par la nature de l'enfant. Les cas les plus courants sont signalés dans les familles où il y a eu plusieurs morts d'enfant, on donne un prénom spécifique à l'enfant pour qu'il vive. Il y a aussi le cas du couple qui n'a pas d'enfant et qui demande le concours d'un saint ou d'une divinité. L'enfant portera alors le prénom de la divinité et en sera l'incarnation.

D'où vient le bébé :

L'univers bambara est conçu avec deux mondes : le monde des visibles qui représente l'avant et l'après vie et le monde des invisibles représentant des êtres qui vivent sur la terre comme nous(ici). Le monde est un prolongement de celui des invisibles à un autre état, dans une autre dimension.

La compréhension de la pensée bambara de l'Homme et de son origine, passe par celle des liens qu'il établit entre les différents mondes et surtout par la gestion du passage de l'un à l'autre.

Quels sont les différents mondes chez les bambara ?

- **Le monde des invisibles** : le monde des visibles n'est que la continuité de celui des invisibles. L'Homme existe parce qu'il a changé d'état. Il n'est pas conçu par une

femme et peut donc vivre indépendamment d'elle. Il est la réalisation de volontés extra-humaines. Cet espace qui est considéré dans les religions monothéistes comme celui du Dieu unique et tout puissant, est investi chez les Bambara par leurs ancêtres morts. Ce qui veut dire qu'il y a un monde avant le monde et inversement, il y a un monde après le monde. Car après la mort, on rejoint le monde des ancêtres (**furew**) sans que cela ne préjuge de ce que l'on va y faire ni même de la place qu'on va y occuper. On n'est donc pas mort ou fini comme le voudrait la biologie ou la bio médecine. On est passé du monde des visibles à celui des invisibles. C'est ce monde là que les Bambara invoquent lorsqu'ils parlent et honorent les ancêtres qui sont toujours présents dans l'esprit et dans leur vie. Ce n'est pas un souvenir que de les évoquer, c'est une réalité de ce monde. On implore les ancêtres pour voir réaliser telle ou telle chose ou pour être protégé. On jure en leur nom pour se disculper devant ses pairs.

- **Le monde des visibles** : il est constitué d'êtres qui vivent sur la terre comme nous. Ils sont faits de chairs et d'os et sont sûrs d'une seule chose durant toute leur vie : ils doivent mourir un jour. Cette mort n'est pas crainte parce qu'elle représente la fin de la vie, mais au contraire le début d'une autre. La société bambara pense donc.

Quels liens y a-t-il entre les deux mondes ?

Il y a des gens qui arrivent à avoir des liens avec le monde des invisibles. Ce sont des **doŪma** ou « Hommes de pouvoirs ». Chaque groupe en dispose. Parce qu'ils sont choisis pour faire ce lien, ils ont de même des pouvoirs de soin, de divination... Leur pouvoir est relatif, parce qu'ils sont eux mêmes déterminés, « instrumentalisés » depuis le monde des invisibles. Ils se servent d'objets ancestraux pour entrer en contact avec l'autre monde. Lorsqu'on veut faire parler ou entendre la parole du monde des invisibles, comme trouver la nature d'un nouveau-né, on fait appel aux “ super médiateurs ” que sont ces **doma**, “ devin ”. C'est donc naturellement eux qui déterminent aussi les protections dont à besoin le bébé mais aussi définit ses interdits.

Lorsqu'une femme est enceinte, elle est au carrefour du monde des visibles et du monde des invisibles à travers l'enfant qu'elle porte. Cet enfant ne lui appartient pas. Son ventre a été choisi et ne portera l'enfant que plus tard, à l'approche de l'accouchement. C'est une période considérée comme très dangereuse pour elle, car tous ceux qui veulent empêcher au futur enfant de réaliser son destin, commencent depuis ce moment et sévissent. Or ce qu'ils peuvent faire contre l'enfant peut toucher la mère ou passer par elle. On la considère donc exposée. Pour cela, on n'annonce pas qu'une femme est enceinte. D'ailleurs on le cache. Même lorsqu'on s'en rend compte pour des raisons physiques, la future mère dit que ce n'est pas vrai, qu'elle n'est pas enceinte.

Lors des premiers mois de grossesse d'une femme, on (les plus proches, ceux qui ont le devoir de la protéger) dit qu'elle est *arrêtée* (**kaŪ laŪjò**) sous-entendu qu'elle ne voit plus ses menstruations.

Après le troisième mois, on dit que son " *ventre est en eau* " (**kònò**).

C'est seulement après le septième mois, que l'on dit qu'elle a eu " *une chance* " (**gaÝrijigE**).

Dans tous les cas, on ne dit jamais rien de plus que " *elle a du ventre* " (**a kònòma doÝn**).

On comprend facilement que les Bambara ne pensent pas qu'une femme conçoit réellement un enfant. Elle est un vecteur, une porteuse qui ne conçoit pas car l'enfant est un être de l'invisible certes, mais un être qui existe avant la grossesse. Alors au moment où l'enfant n'est pas encore être humain dans le ventre, ce n'est pas une grossesse et l'arrêt de cette grossesse n'a aucun lien avec la mort. C'est pour éviter que des ventres qui sont appelés à porter des enfants ne soient toujours attaqués, que l'on demande aux femmes enceintes de ne pas sortir à certains moments de la journée et de la nuit pour qu'elles ne puissent pas rencontrer d'autres forces invisibles malveillantes qui pourraient prendre la place du futur enfant ou faire mal à la mère. Autrement dit, il y a parmi les invisibles, ceux qui sont habilités à prendre un ventre et ceux qui ne le sont pas, ceux qui ont des choses à faire sur terre et ce qui n'en ont pas.

Les nouveaux nés se divisent en deux grandes catégories :

1 - **les morts** qui ont encore des choses à faire sur terre qu'ils n'ont pas pu mener à terme parce qu'ils ont été victime de jalousie ou parce qu'ils ont transgressé des interdits. Ils sont généralement appelés à revenir sur terre sous forme de nouveaux nés afin de poursuivre les choses qu'ils ont commencés. Leur retour sur la terre n'étant un goût particulier pour la vie, mais surtout la quête d'une place dans le monde des invisibles.

2 - **les nouveaux arrivants** sur la terre qui viennent pour la première fois. Ces derniers, bien que venant du monde des invisibles, ne sont ni des morts- ancêtres ni

des invisibles. Ils sont pour perpétuer le cycle de la vie et pour servir de récompense pour les plus méritants des vivants.

B- Fasiya ou la fabrication de l'être social :

Les bambaras sont patrilinéaires. Les enfants ont toujours une filiation paternelle. Bien que pouvant être issu de mariage contracté entre des groupes différents, l'enfant bambara ne référera qu'à la tradition paternelle, c'est le fasiya.

Cette partie apporte à l'être, seulement vivant et identifié pour le moment, les différents les éléments qu'il lui faudra pour porter son nom.

Ces éléments sont de deux ordres :

- Les initiations qui distingueront entre les garçons et les filles d'une part et entre un bambara et un peul par exemple d'autre part.
- L'éducation sociale et le partage des valeurs de l'espace familial et de l'espace social dans lequel vit le sujet.

Les initiations :

L'initiation est conçue dans ce monde comme étant un moyen d'une part de formaliser les différents apprentissages qui ont lieu dans la société, mais aussi et surtout de donner un sens aux différents énoncés produits autour de l'être. De ce point de vue, l'initiation, ne modifie pas l'Homme, mais le construit, car apporte les éléments de contenu indispensable qui vont lui permettre d'occuper sa place.

En même temps, l'initiation est une expérience, comme toute expérience, elle amène l'impétrant à être dépositaire d'un savoir particulier qui va lui permettre de partager une appartenance. Aux yeux de la société, il fait désormais parti du groupe des hommes bambara. Il faut ajouter que cette appartenance est accompagnée de contraintes (rituels). [tab.]

- La famille, le clan : si l'ethnie est un élément sûr d'affiliation, la famille est tout aussi une chose importante parce que c'est là que les ancêtres, les rites et rituels spécifiques sont logés. Elle regroupe traditionnellement l'ensemble des personnes qui partagent le même nom et la même lignée. Autrement dit, tous les frères, leurs épouses, leurs enfants et brus, leurs petits enfants... peuvent habiter ensemble. Seules ne feront pas partie de ce grand groupe les soeurs et les filles mariées à l'extérieur.

Dans la concession habitée par la famille, se trouvent les différents ménages partageants les mêmes règles, mais aussi les objets qui les lient aux mondes des ancêtres.

Autrement dit, le nom définit un groupe non seulement parce que l'on porte le même nom, mais parce que ce nom exige l'observation de règles communes à tous : c'est par exemple le cas des aliments interdits ou des animaux dits totémiques.

Le nom donne une place sociale chez les bambaras et c'est le premier critère de classification dans cette société. Le rang et la place de chaque individu sont déterminés en fonction de sa première filiation sociale, le lignage. On naît homme libre (**hòròn**) ou homme de caste (**nyamakala**¹) et on ne peut en changer. Dans chacun des deux groupes, les comportements sociaux, dont la langue, sont jugés en fonction du groupe auquel on appartient. Cette classification, qui est en fait un classement, a jadis déterminé les activités des hommes, leurs rôles et leurs fonctions. [tab.]

Les hommes libres : ce sont les personnes issues de familles qui ne sont pas de la caste des **nyamakala**. Ils sont aptes à accéder aux plus hautes fonctions dans leur cité. C'est à eux qu'il revenait également d'assurer la sécurité du pays et de ses habitants. Ils ne se marient pas avec les **nyamakala**. Chacun se marie strictement à l'intérieur de son groupe. Si jamais le contraire se produisait, c'est le conjoint de la caste des **nyamakala** qui est valorisé alors que l'autre conjoint est jugé sévèrement, car les nobles ont les **nyamakala** à leur service. Ils en sont responsables à tout point de vue. Ils les envoient faire les démarches de mariage, de pactes, d'alliances... Ce genre d'alliance est une transgression assez importante qui participe à faire entrer le futur mort dans une des catégories des morts.

Les hommes de la caste nyamakala : Cette caste est socialement inférieure au premier groupe. Elle est constituée de **jeÝli**, "*griots*" (hommes de parole), de **nuÝmu**, "*forgerons*" (travaillant le fer) et de **gaÛranke**, "*cordonniers*", principalement. Les membres de cette caste ne doivent en aucun cas avoir des comportements qui les placent en émulation, à fortiori en rivalité, avec les **hòròn**. Ils sont au service de ces derniers, qui leur confient des missions, leur assurent une protection dans le pays. En

¹ **Nyamakala** : cette caste est constituée de griots, de forgerons, de cordonniers... qui sont au service de la caste des **hòròn**. Les membres de ce groupe sont considérés comme inférieurs et ne se marient qu'entre-eux

récompense, les hommes de caste s'engagent à toujours parler en bien de leurs **jaÝtigi**, "tuteur ou maître"².

Qu'est ce que l'identité d'un individu chez le bambaras ?

Comme Ferenczi ou Erikson, la pensée bambara de la question identitaire pourrait à première vue être considérée comme située entre ce qui est de l'ordre de l'individu et ce qui est de l'ordre du collectif. En effet, comme vous pouvez le constater d'après la proposition que je viens de vous faire, il y a d'un côté la nature et de l'autre, on peut dire les contraintes sociales. La question essentielle se trouvant dans la façon dont, dans l'un ou l'autre des cas, ces deux choses se combinent.

Les travaux en psychologie montrent assez bien le côté conflictuel entre les deux parties constituant l'identité. En effet le modèle occidental, fait valoir la primauté de l'individu sur le groupe. Le sujet doit s'émanciper du groupe pour se construire. Il est donc comme inhibé, autrement dit en souffrance. La gestion de la relation du moi et du surmoi est donc grave, car il va de l'existence de l'être en tant qu'entité indépendante. Le choix est donc résolument de prévaloir l'émancipation face à l'identité collective.

Le sociologue P. Bourdieu, expliquait assez bien dans son ouvrage « la distinction » (Bourdieu P. : 1979), les rapports fondamentaux qui gèrent les relations dans le monde occidental. Il y a d'un côté les dominants et de l'autre les dominés. De façon structurelle, il montre en quoi nous sommes une partie d'un tout dont on doit cependant se dissocier, se distinguer, ou du moins dont on est distingué.

Bourdieu donne en quelque sorte le manuel de procédures sociales en précisant la nature des liens, car il ne conflictualise pas seulement, il montre la place de l'un et l'autre.

²Dans ce cas, le mot maître est trop fort. Le lien qui unit les personnes de caste à une famille, est de l'ordre de la référence. Les personnes de castes sont identifiées par rapport au **jaÝtigi**.

Les bambara eux construisent l'identité à partir de l'un et l'autre. Peut-on d'ailleurs les dissocier ? La place du devin dans la société bambara est de dire la nature du sujet, celle du maître de l'initier, celle des parents de lui montrer les contraintes et au sujet de se servir des ses différents espaces pour son développement. Sans l'un les autres ne tiennent pas quelle que soit par ailleurs leur importance.

Dans notre travail de tous les jours en ethnopsychiatrie, nous sommes confrontés à cette question. Quotidiennement, nous constatons, que l'identité en tant qu'élément définitoire est une question trop importante, concernant dans le cas des bambaras tout le groupe pour être laissée à un seul homme ou famille. En situation française particulièrement, les enfants des migrants bambara nous montrent que nous ne pouvons faire l'impasse sur leur constituant qui à son tour n'a de contenu que lorsque l'environnement socioculturel occupe sa place. De cette perspective, découle une complémentarité entre les différentes parties. Permettez-moi d'ajouter avant de terminer un proverbe bambara : kun tè di kuntigi kò (on ne saurait coiffer la tête sans la personne). Autrement dit, la construction identitaire est une addition d'espace et de place. Sans un élément le tout ne fonctionne pas, sans le tout aucun n'élément n'a de sens. Les pères, les mères, le groupe des bambaras, les enseignants... ont tous un rôle singulier qui ne peut se diluer dans celui des autres.

Qu'est ce que l'identité chez les bambaras ?

C'est qui nous permet d'être reconnu parmi d'autres. Elle se construit toujours dans un groupe et par rapport à ce groupe. Par ce que nous ne sommes pas arrivés seuls au monde, nous sommes d'une part fabriqué comme être à partir de l'invisible, dans sa famille comme un fils, dans la société comme un homme et un acteur.

Il y a donc ce qui est de l'ordre du noyau qui n'est pas partageable par tout le monde (la nature, les rituels et les interdits) et ce qui est visible par le groupe (les initiations, l'éducation, les apprentissages)